ARTICHAUTS DE BRUXELLES, Vol. 51
Série Préfaces et Postfaces
Bruxelles, janvier 2000

STATION SAINT-GUIDON
SINT-GUIDO STATION

Préface n° 6

Yves Le Manach

Brouckère sans même m'en apercevoir, me trompai de rame et partis dans la direction de Veeweyde au lieu d'aller vers Heysel.

Je m'aperçus de mon erreur à Saint-Guidon et m'empressai de descendre. C'est alors que je tombai nez à nez avec X., une amie avec qui j'avais fait autrefois des petits boulots et que j'avais perdue de vue depuis des années. nous attendîmes ensemble le métro suivant et restâmes sur le quai pour échanger des nouvelles. Mon amie faisait maintenant des intérims et avait envie de tout plaquer pour voyager. Elle fut compatissante pour mon nouvel état de chômeur et apercevant mon livre, elle me demanda ce que je lisais. Je lui montrai Scutenaire. Elle eut un sourire ironique et me dit : « Ca ne m'étonne pas de toi, c'est bien ton style. » Je ne relevai pas sa remar

que car j'ai la réputation de faire une fixation sur la culture des années cinquante, à cause de l'Internationale Situationniste ; ce qui est parfaitement faux car si j'avais une préférence en littérature ce serait pour celle du dix-neuvième siècle.

La rame de X. entra dans la station et nous nous quittâmes. Je rejoignis l'autre quai pour prendre la bonne direction et me replongeai dans mon bouquin. J'aime bien la sensibilité de Scutenaire en ce qui concerne ses rapports avec ses amis (ou avec ses ennemis intimes), par contre je trouve que, pour un juriste de formation, il manque un peu de nuances pour aborder des sujets tels que le travail ou la délinquance, se contentant trop souvent de banalités surréalistes. D'autre part, ses provocations staliniennes, qu'il partage avec d'autres surréalistes belges, ne me semblent pas du

sionnées par mon petit job et de la bassesse du moral, mon inspiration prit une autre direction. Je recommençai à écrire des chroses emmerdantes.

« Je ne suis pas heureux de penser tristement. », écrivait Scutenaire dans l'une de ses premières inscriptions. Moi non plus. Mais qu'y faire ? Contrairement à un prétjugé couramment répandu, la vie d'un ajusteur au chômage ne pose pas que des questions optimistes. D'ailleurs, si le fait de penser et d'écrire des choses tristes ne rend pas heureux, cela n'en est pas moins une source de distraction pour celui qui s'y adonne.

Ce texte a été publié dans le numéro 80 de *Banc Public* (mai 199), le supplément de *Diagnostic*, le bulletin du GERFA

PREFACE N° 6 DITE « DE LA STATION SAINT-GUIDON (SINT-GUIDO STATION) »

CELA FAISAIT QUINZE JOURS QUE j'étais inscrit au chômage. Nous approchions des fêtes de fin d'année et j'allai faire un tour à la librairie *La Proue*, rue des Eperonniers, chercher des idées de cadeaux. J'avais l'intention d'offrir *Mes Inscriptions*, de Scutenaire, à la mère de ma compagne. Je m'aperçus alors que ce livre, que j'avais parfois feuilleté chez Mark, était sorti en format de poche pendant que je m'abrutissais dans le néant du salariat. Je commençai donc par me faire un cadeau.

A peine sorti de la librairie, je me plongeai dans la lecture, pris le métro à De

meilleur goût.

Cependant la remarque de X. continuait de me trotter dans la tête et se télescopait avec ma lecture. C'est bien ton style ! C'est bien ton style ! Tout en tournant les pages du livre de Scutenaire je me disais que je devais avoir dans ma pile de cahiers un tas de réflexions lapidaires, ce genre de petites phrases que l'on écrit subitement pour se décontracter ou par dérision envers soi-même ou envers la société quand on est trop triste et qu'elle est trop écrasante.

A peine rentré chez moi, je rassemblai mes vieux cahiers. Dès le lendemain j'allai chercher ma vieille machine à écrire qui pourrissait à la cave, je la dépoussiérai et l'installait sur ma table. Et je commençai à recopier toutes les phrases ironiques, saugrenues ou dramatiques que je rencontrais

dans mes vieux cahiers. Au bout de quelques jours je disposais d'une vingtaine de pages, qui n'avaient rien à voir avec Scutenaire, mais qui ne me semblaient pas inintéressantes. Je décidai de continuer. Ainsi je n'étais pas au chômage depuis quinze jours que déjà j'avais replongé dans mon vice.

Au mois de février je trouvai un petit job. Cela ne me prenait pas toutes mes journées, mais interrompait malgré tout ma cadence. De plus je commençai à gamberger sur ma situation de chômeur. Les firmes d'intérim auxquelles je m'étais inscrit n'avaient jamais rien à me proposer ; les quelques entreprises où je m'étais présenté ne m'avaient pas répondu.

J'étais trop âgé et trop cher pour l'époque. Sous le coup des interruptions occa-